

Wall Street: Money Never Sleeps
Entre complot et jeunesse indignée
Wall Street : l'argent ne dort jamais — États-Unis 2010,
133 minutes

Mathieu Perreault

Numéro 269, novembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perreault, M. (2010). Compte rendu de [Wall Street: Money Never Sleeps : entre complot et jeunesse indignée / *Wall Street : l'argent ne dort jamais* — États-Unis 2010, 133 minutes]. *Séquences*, (269), 53–53.

Wall Street : Money Never Sleeps

Entre complot et jeunesse indignée

Dans le premier **Wall Street**, en 1987, Michael Douglas scelle sa collaboration avec Martin Sheen, son jeune protégé, avec une réplique-choc : « Money never sleeps », une blague voulant à la fois dire « l'argent ne dort jamais » et « les riches ne dorment jamais ». Cette apologie de l'argent facile devient, deux décennies plus tard, un symbole du complot capitaliste.

MATHIEU PERREULT

Depuis ses débuts, dans les années 80, le réalisateur Oliver Stone s'est de plus en plus laissé séduire par les théories du complot. Mettant sa maîtrise de la caméra et des compositions au service de causes parfois discutables (**JFK**, **South of the Border**), il saborde sa carrière par des choix de scénario malheureux, comme un Costa-Gavras du 21^e siècle (au moins le cinéaste français d'origine grecque avait l'excuse d'œuvrer dans un climat de soupçon créé par la guerre froide).

Pour compliquer le tout, Oliver Stone s'est récemment entiché du concept de jeune premier aux vertus surhumaines, y consacrant un film entier, **Alexander**. Là où Charlie Sheen — qui jouait le jeune homme de **Wall Street** — symbolisait le choc entre la jeunesse et le réalisme amené par l'expérience, Shia LaBeouf doit revêtir le costume d'un Atlas portant avec brio le monde sur ses épaules. Il y réussit avec un jeu aussi peu subtil que celui dont il nous avait gratifiés dans **Transformers**.



Personnages sans éthique

Seule note positive au tableau, la suite de **Wall Street** confirme l'éloquence d'Oliver Stone quand il filme New York. Tout comme dans le film de 1987, les gros plans des gratte-ciel et les panoramiques de la foule dans la rue et le métro témoignent de son amour pour sa ville natale (Stone père travaillait en Bourse). On pense à **World Trade Center**, cet hommage à l'héroïsme des New-Yorkais après le 11 septembre qui se distinguait par son refus des théories du complot — la gauche radicale l'a d'ailleurs presque renié pour cela.

Il est intéressant de comparer la performance et la direction dont ont bénéficié Michael Douglas dans ce dernier film et Anthony Hopkins pour **Nixon**. Dans ce dernier cas, l'ex-président devenait humain par tous les tics et les maladresses; quand il se retrouvait à quatre pattes par terre pour chercher ses pilules, par exemple. Douglas n'est qu'un pâle reflet du Gordon Gekko du **Wall Street** original.

On ne croit pas à son repentir, à sa réévaluation moralisatrice de l'avidité — « Greed used to be good and now it's legal » —, même s'il s'agit, selon le scénario, d'un écran de fumée cachant le désir du financier de redevenir milliardaire. Certes, Gekko vole l'argent de sa fille pour se refaire une santé financière en pariant que les fameux « Credit Default Swaps » du marché hypothécaire s'activeront avec la chute du marché immobilier. Mais son discours est un calque trop facile des critiques altermondialistes des marchés financiers pour ne pas détonner avec son personnage sans éthique de 1987. Oliver Stone, qui a ici deux scénaristes contre un seul en 1987, semble y avoir insufflé — ou pire, avoir laissé ses producteurs y insuffler — un populisme anti-finance primaire.

Oliver Stone vieillit mal, il vieillit en noir et blanc en oubliant les gris pour la dichotomie.

Même l'alter ego de Gordon Gekko n'a plus le bénéfique humanisant de l'ambiguïté. Alors que Charlie Sheen avait un mélange intéressant de désespoir et de morale au fond des yeux, avec un soupçon de remords à l'idée de quitter le monde ouvrier de son père, Shia LaBeouf est tout entier offusqué à l'idée que le monde ne tourne pas rond. Financement des énergies alternatives, sauvegarde des derniers financiers honnêtes, rétablissement des liens filiaux rompus entre Gekko et sa fille (la fiancée du jeune premier), rien n'est trop sanctimonieux pour lui. Le cinéaste vétérinaire n'a aucune excuse: il s'est occupé lui-même de peaufiner les personnages en tant que coscénariste.

On gagne, pour évaluer le personnage, à comparer **The Doors** et **Alexander**. Dans le premier cas, Oliver Stone montre la jeunesse dans toute sa vanité, sa puissance et ses rêves. Dans le second, tout comme dans la dernière mouture de **Wall Street**, la caméra est obnubilée par les émotions du jeune homme. C'est presque pornographique. La jeunesse devient un idéal sans lien avec l'humanité ou avec la réalité. Oliver Stone vieillit mal, il vieillit en noir et blanc en oubliant les gris pour la dichotomie. Quand on se souvient de **Platoon**, de **Born on the 4th of July** et de **Natural Born Killers**, on s'en déssole. 🍷

■ **WALL STREET: L'ARGENT NE DORT JAMAIS** — États-Unis 2010, 133 minutes — **Réal.** : Oliver Stone — **Scén.** : Allan Loeb, Stephen Schiff, Stanley Weiser, Oliver Stone — **Images** : Rodrigo Prieto — **Mont.** : David Brenner, Julie Monroe — **Mus.** : Craig Armstrong — **Son** : Christopher Assells — **Dir. art.** : Paul D. Kelly — **Cost.** : Ellen Mirojnick — **Int.** : Michael Douglas (Gordon Gekko), Shia LaBeouf (Jake Moore), Josh Brolin (Bretton James), Carey Mulligan (Winnie Gekko) — **Prod.** : Alessandro Camon, Celia D. Costas, Eric Kopeloff, Edward R. Pressman, Oliver Stone, Alex Young — **Dist.** : Fox.